

TRACT #9

T'es beau quand tu pleures. Comme un homme, un vrai. Qui assume sa part de féminité. T'es beau quand tu te réfugies dans les jupons de ta mère, quand tu les mets en charpies. T'es beau quand tu hurles au scandale, que tu te remets bien dans tes sandales. T'es beau dans ton corps qui vibre la vie. Telle que tu la sens. Avec les yeux. Avec la bouche. Avec la fièvre des heures transies. De froid, de faim, de faits sans jugement. T'es beau quand tu éclates. De rire, de colère ou de joie. Comme un ballon-chien qui ne ressemble plus qu'à ses excréments. Comme un plaisir qui met les coudes sur la table. Comme un souffle qui se rend à l'évidence de l'atmosphère, puis le regonfle. T'es beau quand tu laisses fuiter le mal de chien que tu te donnes à jouer au dur à cuire. Quand tu te rends presque compte que t'es à croquer, à sucer, à toucher du bout du regard tel que tu te hais. Tel que le monde a faim de toi pour approximativement les mêmes raisons. T'es beau quand tu chiales ta mère. Qu'elle te remet à ta place. Que ça te retourne le cœur. Les cases, les zones prévues à cet effet, les bibelots qui prennent la poussière sur l'étagère. T'es beau quand tu niques ta mère. Quand tu tues le patriarche en toi qui te fait la misère. T'es beau quand tu bats de l'aile, des cils et des muqueuses. Quand t'as l'impression creuse. Quand tes dénivelés débordent. Les larmes, le sang, le foutre. T'es beau quand t'en n'as rien à branler. De ce que tu dois dire, de ce que tu dois faire. Quand tu te fous la paix là où ça fait du bien. À ta propre personne. Aux sales pattes. Aux belles d'âmes. Coucouche panier, papattes en rond, t'es beau quand tu incarnes tes rêves. Que ta truffe flaire dans tes moindres recoins les épices des plus douces aux plus chaudes. Pour assaisonner les salades d'une vie réussie telle qu'on la définit. T'es beau quand tu te leurres. Comme un homme, masqué. Qui avance qui recule qui danse sur l'existence.

Myriam OH (Ould-Hamouda)

Au-dessus d'un mur bétonné il y a des silhouettes pétrifiées qui nous regardent,

Si on était pas un peu pétrifiés nous aussi, Si dans les à-coups de nos jambes on avait pas envie de sortir de nous, shooter dans des pissenlits, capter l'amour comme il doit être vécu, lire Simone De Beauvoir dans la diagonale.

Laissez-moi devenir un aigle si je peux pas être un aigle, laissez-moi être un incendie si je peux pas être un incendie, laissez-moi cramer des arbres avec le bec si je peux pas être un départ de feu.

Le départ de feu, il est là, six ans auparavant, je porte ma combinaison verte, j'ai les cheveux noirs, je vois les ombres des gens mais je n'ose pas les regarder, si je m'approche de trop près peut-être qu'ils me boufferaient.

J'ai dans les archives de mon téléphone des images que j'ai oubliées, Je me souviens mieux d'un rêve sous héroïne, allongée dans une herbe froide, le combat d'un guépard dans une mer trop peu profonde, Je cherche les épines de mes nuits plus tendrement, je vois le chardon le jour comme un fantôme.

Alors oui, on est pétrifiés nous aussi, et c'est seulement quand on fait l'amour sous une fenêtre qu'on ne l'est plus, que la lampe des voisins s'allument, inquiétés on s'arrête, mais on reprend, peut-être qu'ils apprendront de nous, peut-être qu'ils feront l'amour à leur tour.

Parfois ça me fatigue l'amour par dispersion, ce que je refuse c'est de faire le deuil d'une personne encore en vie, je préfère ne pas être prévenue, laisser la place au doute, au vent, laisser le feu s'éteindre alors que j'ai même pas soufflé dessus.

Des fois je veux pas y mettre les formes, je veux parler, raconter que je me souviens avoir dormi dans la pelouse d'une aire d'autoroute, me poser des questions.

Est-ce que ton amant coule comme du plastique luisant, est-ce qu'il fait des bruits de machine ?

Des fois je veux juste être bienheureuse de trouver quelqu'un à éclairer dans la nuit.

Anna Haillot

TRACT #9

j'aime les gens bizarres
qui sont verts à l'automne
et rouillent en été
de ces gens qui
pleurent en amitié
et célèbrent leurs morts

qui laissent des miettes au lit
pour s'y coucher le matin
quand dehors
la ville s'anime
et quand
ils sortent enfin
des paillettes autour de la voix
leurs pas se perdent et c'est joli

depuis leur enfance comme
quelque chose de décalé
un strabisme de l'âme
adorable qui
les rend inaptés à
la méchanceté

un constant abîme
marche avec eux dans
l'existence ou plutôt à côté
ce précipice est leur ami
ils sursautent quand
quelqu'un s'aperçoit
que quelque chose s'y trame

les gens bizarres qui
aiment les choses bizarres
tombent en amour pour
tout
ce qui les nourrit
les grandit
les fleurit
ceux qui
n'ont pas peur
de dire "j'aime ça et ça j'aime"
se font des refuges d'hiver
laissent passer tout le monde dans
la file n'ont pas trop d'argent
disent oui au monde

j'aime les gens bizarres et
j'aimerais
qu'on les aime aussi très fort
ou alors juste un peu plus
qu'on aime leurs failles
leurs bizarreries
leurs décalages
leur beauté
aimez-les s'il-vous-plaît
follement
continûment
sans logique et sans
dénouement
aimez-les s'il-vous-plaît
aimez-les bizarrement

Hortense Raynal

Qu'as-tu en tête alors ? Si tu penses et ce que tu penses. Si tu as entendu un appel ou si c'était un frémissement de ton silence. Où sont les questions auxquelles tu dois des réponses infinies ? Je ne te vois plus jamais écrire ; je n'ai plus aucun éclair, aucune extase dans ma comptabilité, plus aucun rapport sur l'état du sentiment. Tout ou presque tend à signifier que l'activité est morte.

Pour le décrire : c'est un dépaysement. La ville où rôde l'esprit a fermé tous ses puits. Ses habitants composent un parc de statues. Le dépêcheur qui court les rues désertes noie ses regards dans la vase du canal. Il abandonne à l'attrition divagante le soin de sculpter dans le poème et s'en va vers un autre non-lieu. C'est un dépaysement, reprend-il, en pure perte, une matière sans morale. Un témoignage inutile.

Thomas Mattei